dans cette triste compagnie que se trouve le missionnaire, assi sur un sol humide, d'un côté sa figure se brûle auprès du foyer, tandis que de l'autre le froid saisit ses membres, car la glace et les frimas forment les lambris de cette demeure. Et cet homme, venu d'un climat doux et tempéré, doit passer de longues nuits d'hiver sous cette cabane glacée, n'ayant que quelques peaux pour se couvrir.

Un autre tourment est celui de la fumée, que le vent fait tourbillonner à son gré. Voici ce qu'en dit un missionnaire du temps. "Pour la fumée, je vous confesse que c'est un martyre, elle me tuait et me faisait pleurer incessamment sans que j'eusse ni chagrin, ni tristesse dans le cœur. J'ai cru plusieurs fois que je m'en allais être aveugle ; les yeux me cuisaient, ils me pleuraient ou distillaient comme un alambic ; je disais les psaumes de mon bréviaire comme je pouvais, les sachant à demi par-cœur, j'attendais que la douleur me donnât un peu de relâche pour réciter les leçons et quand je venais à les lire, elles me semblaient écrites en lettres d'un feu écarlate. Nous étions souvent contraints de mettre la bouche contre terre afin de respirer, et bien que les sauvages soient accoutumés à ce tourment, il redoublait parfois avec une telle violence qu'ils étaient contraints aussi bien que moi de se coucher sur le ventre et de manger quasi la terre pour ne pas boire la fumée."

De plus, la malpropreté des sauvages est proverbiale, et il fallait un zèle d'apôtre pour ne pas s'en rebuter. Voyez-les, par exemple, dans leurs repas : assise par terre, toute la famille puise à un grand vase de bois qui renferme le potage commun. L'éternelle *sagamité* de blé-d'inde ou bien un morceau de chétive galette et quelques poissons souvent à demi pourris, voilà le repas du sauvage et par suite du missionnaire ; des chiens affamés se disputent leur part au plat de famille, et il faut être bien déterminé pour avoir une portion suffisante dans ce pillage. Cependant on se croyait dans l'abondance lorsqu'on pouvait se procurer un tel repas, car la famine la plus affreuse se faisait souvent sentir dans cette hutte enfumée. Le sauvage sensuel et glouton n'a nullement l'esprit d'économie ; au retour de la chasse, il fait de grands festins et quand il a consommé ses provisions, si le gibier vient à manquer, il se trouve dans la disette la plus affreuse. Le missionnaire partage amplement ces souffrances, il est obligé de jeûner avec toute la famille des journées entières, et pour un bon dîner il sera quelquefois plusieurs jours sans prendre de nourriture. Un père Jésuite raconte qu'ayant raccommodé avec une peau d'anguille la soutane de toile qu'il portait, il fut obligé dans un moment de semblable famine, de faire bouillir ses pièces et de les manger. "Et, ajoutait-il naïvement, je vous assure que si toute ma soutane eut été de cette étoffe, je l'aurais rapporté bien courte à la maison." Ah ! combien de fois au milieu de ses misères le missionnaire ne devait-il pas se rappeler sa terre natale, ses parents